

3^e année. — N° 124.

LE NUMÉRO : 25 CENTIMES

31 Mars 1917.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

ABONNEMENTS : France : Un an : 12 fr. ; Étranger : 20 fr.

130 Rue de Plaisance, Paris — Tél. Bergère : 36-61

J'ai vu...



10167

LE SALUT AUX PAYS DÉLIVRES

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT

Par GÉRARD BAUER

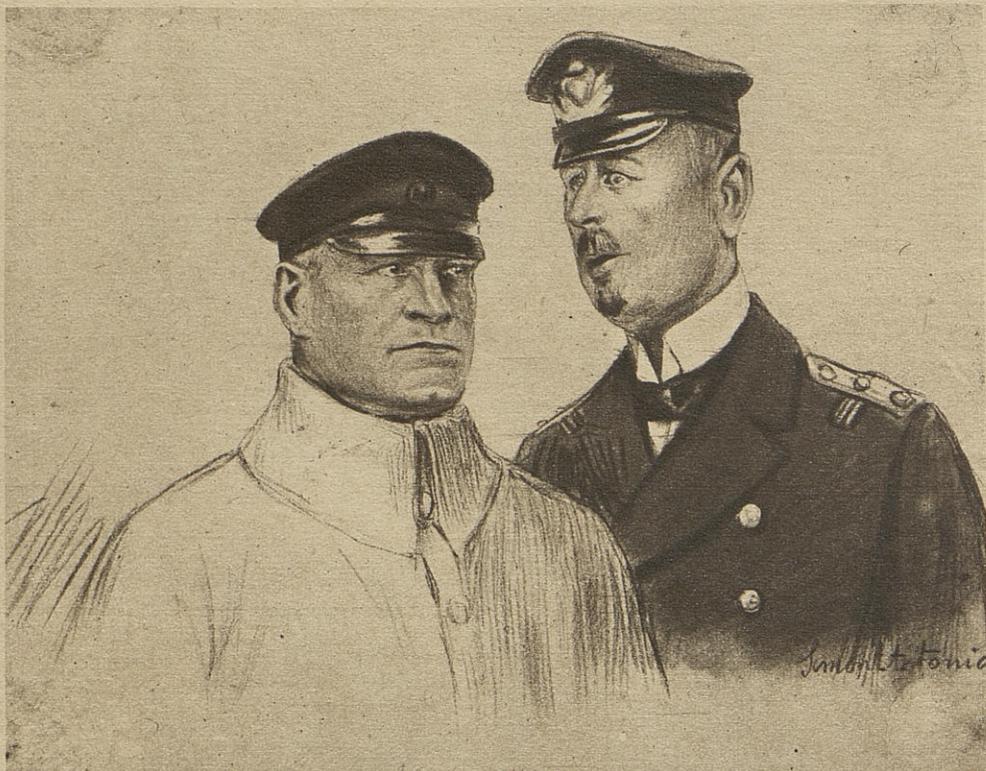
I

Un vent violent et lourd enflait la mer. Des masses d'eau se dressaient en vagues irisées d'écume. Le ciel, traversé de nuages mouvants chassés vers l'occident, devint gris peu à peu, se plomba jusqu'à l'horizon et les derniers rayons du soleil furent masqués. Puis une fine pluie tomba, le vent s'apaisa et la mer devint plus calme.

Cette eau, verte et noire par places, jaune et claire par d'autres, était fendue par trois barres verticales, semblables aux lances de guerriers sous-marins dont l'onde eût caché les corps. Ces barres coupaient le flot et le faisaient écumer. Soudain elles grandirent, sortirent de l'eau bouillonnante et une sorte de monstre apparut, tout gris et luisant.

A son arrière un petit mât de fer portait un lambeau d'étoffe dégouttant d'eau et dont on ne pouvait plus voir les couleurs. Sur les reins de l'animal un clayonnage de bois était ajusté qui ressemblait aux arêtes de quelque squalo géant ; puis, à peu près en son milieu, devant les trois barres qui seules, quelques instants avant, émergeaient, une sorte de tourelle scellée dans l'acier ; puis encore un renflement ; enfin un dernier chapeau, le tout limité par un bastingage fait de câbles en acier. Quelques moments le monstre flotta, quasi-immobile, au gré de l'eau, comme un phoque qui prend l'air. Puis, au sommet de la tourelle centrale, un orifice s'ouvrit et, par cette ouverture, sur le dos de cette bête métallique, devant cet horizon nu et solitaire, où rien autre ne se voyait, rien autre ne s'entendait que la mer, un homme parut.

Il portait une casquette plate sur la tête et cela accentuait l'aspect écrasé de son visage peu haut, large et osseux. Des yeux petits, au regard dur, formaient deux trous d'ombre sous l'arcade sourcilière proéminente. Une mâchoire carrée sous une bouche large et glabre, une peau jaune, achevaient de donner à ce visage une impression de dureté et de résolution. L'homme, de taille moyenne, était enveloppé dans une grande capote imperméable et claire. De l'une des poches il sortit une jumelle, regarda à gauche, à droite, replaça l'appareil dans sa poche, leva la tête vers



(Dessin d'Antonio Simont.)

Von Hartig se tut. Il était pensif. Ses lèvres minces semblaient une ligne dure et obstinée sur son visage.

les cieux, fit une moue, puis essuya de la main la pluie qui venait de lui mouiller la face. Il appela, en se penchant au-dessus du trou par lequel il était sorti :

— Venez, Werner... Passez le poste au timonier.

Celui qui avait été interpellé répondit :

— Bien, commandant.

Et il apparut à son tour. Tous deux se tenaient debout sur cet emplacement qui dominait le reste du navire et formait une manière de passerelle. Le dernier venu était plus grand que l'autre, d'aspect plus dégagé et moins grave. Il était sans capote et portait l'uniforme de la marine allemande. Dès qu'il eut pris pied sur le sous-marin, il but une gorgée d'air frais en gonflant le torse et il dit :

— Cela fait du bien.

A son tour, il regarda le ciel où il n'y avait plus un coin de bleu, qui était tout gris et gorgé d'eau.

— On rentrera à Kiel par la pluie, commandant, dit-il. Après douze jours de mer le soleil aurait pu fêter notre retour.

— D'ici demain matin...

— Oh ! il y en a lourd là-haut, fit-il en désignant le ciel... Il faudra que cela descende.

— Nous croiserons devant Cuxhaven vers huit heures, ce soir. Si le canal n'est pas trop encombré nous serons à Kiel vers huit heures du matin, au grand bassin à neuf.

— Madame von Hartig va être heureuse !

— Oui... oui...

— Madame votre mère, qui est âgée, doit être souvent inquiète.

— Oui... oui ! Mais elle a tort. Une mère de marin ne devrait être jamais inquiète. Ou alors... ce n'est pas une vraie mère de marin. Le jour où j'ai mis le pied sur un bateau je n'étais plus à elle. Et qu'importe, d'ailleurs ! Une seule chose importe, Werner, dans cette guerre, une seule chose, l'Allemagne. Hors l'Allemagne plus rien. Ce que nous souffrons — et vous vous rappelez notre premier voyage où nous n'avons pas dormi, où nous avons eu si soif — nous ne l'acceptons que pour l'Allemagne. Lorsque vous êtes, toute la journée, la tête penchée sur la chambre de lumière du périscope, lorsque vous cherchez sur la glace la silhouette d'un de leurs bateaux, lorsque vous la voyez et que votre cœur bat, que

vous vous en approchez et que votre cœur bat plus fort, que vous émergez, que vous le canonnez et que votre cœur bat d'allégresse, est-ce pour votre mère, pour votre sœur, pour votre fiancée... ? Ah ! ah ! pour l'Allemagne ! Werner, c'est pour l'Allemagne que vous les coulez... Tenez, vous vous souvenez de ceux qu'on a pris, avant-hier, à cinquante mille de Lowestoft, ce petit cargo de carton, avec ses quinze Anglais, et que j'ai crevé comme un sac de papier... vous vous rappelez, Werner, qu'il y a un de ces hommes qui n'a point pu gagner la barque ; la mer était trop grosse... Il a nagé quelques instants... Mais il devait être blessé... Alors un moment j'ai eu pitié... Un seul moment... car j'ai eu honte de cette pitié. Elle n'a pas duré. J'ai pensé à l'Allemagne, Werner, et c'est avec joie que je l'ai vu disparaître comme un pantin grotesque, comme un de ces paquets de linge sale que le blanchisseur de l'université à Bonn lançait dans l'étuve, quand j'étais jeune... Non, non, pas de pitié. En ont-ils ?

Il se tut. Il était pensif. Sa bouche s'était close et ses lèvres minces, collées l'une sur l'autre, hermétiques, semblaient une ligne dure et obstinée sur son visage.

Von Hartig disait vrai : il était impitoyable ; mais quelquefois il se donnait à haute voix et de la sorte les raisons qu'il avait de l'être. De souche noble, il avait reçu une éducation méticuleuse et il portait en lui tous les principes et les préjugés d'un féodalisme intransigeant. Il détestait les idées, les aspirations libérales, et les hommes qui les représentaient. Dans le

(1) Copyright by Gérard Bauer 1917. Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

corps de la marine allemande, plus encore soumis que les autres corps militaires aux préjugés de races et de castes, il appartenait à ce groupe d'officiers de souche noble, ardents, courageux, et qui souhaitaient la guerre non seulement pour la grandeur de l'Allemagne, mais pour le triomphe de la féodalité sur le libéralisme. Il pensait et il disait parfois à haute voix :

— L'Allemagne a une mission d'ordre à remplir. Si elle ne cautérise pas par le feu les plaies de l'Europe, dans cinquante ans il n'y aura plus d'Allemagne, ni de France, ni d'Angleterre, ni rien — que le désordre... Il faut rétablir l'esprit de l'ordre et de la hiérarchie...

Aussi avait-il attendu la guerre résolument, mais il avait souhaité d'autres combats. Il avait toujours eu un mélange d'admiration et de haine pour l'Angleterre. Il n'était pas différent en cela, d'ailleurs, de ses camarades qui, tous, admiraient, enviaient, copiaient la marine britannique. Tout, à bord, la vie intime, la tenue, les passe-temps, les jeux, étaient décalqués, pour ainsi dire, sur les habitudes anglaises. Cette imitation n'allait pas sans haine contre le modèle. Dans l'inactivité de la paix, pendant les croisières trop courtes, sur des mers limitées, les jeunes officiers rêvaient à des batailles où ils se mesureraient avec la vieille Angleterre, le tyran des eaux. Leur ardeur n'eût pas connu de prudence, sans la ruse des chefs. La guerre déclarée, ils souhaitaient de se battre, sans souci de leur infériorité numérique. L'Allemagne n'y eût pas trouvé la victoire, et une défaite navale eût été irréparable. L'activité de la marine allemande fut dérivée vers une autre guerre, sans noblesse sinon sans dangers.



Quelquefois, von Hartig mesurait la diversité entre ce qu'il eût souhaité faire et ce qu'il faisait, et un regret traversait son esprit. Non qu'il estimât sa tâche vile... Il était au contraire persuadé de son utilité et n'en sentait point l'atrocité ; mais il eût aimé commander à bord d'un cuirassé de combat. Il regrettait les aises qu'on y trouvait : la chambre confortable et gaiement meublée, la salle à manger, le pont, tous les endroits du bord où on pouvait respirer, vivre, s'ébattre, se battre ou dormir. A bord de l'U-24 il avait tout juste une petite pièce où il pouvait avec peine se tenir debout : une couchette où il dormait recroquevillé et, en guise de table, une planche glissoire qui se rentrait dans sa couchette pour ne point tenir trop de place. C'est accroupi devant cette planche qu'il écrivait son journal de bord, qu'il traçait, animé d'un orgueil amer, la nomenclature funèbre de ses exploits. C'est là, aussi, qu'il mangeait : le plus souvent des conserves, du pain rassis, une boisson tiède à force d'être secouée. Une fois, au cours d'une croisière trop longue — la mer était si mauvaise que le sous-marin avait dû cesser d'avancer, — ils avaient manqué d'eau potable à bord, ce qui restait devant servir aux machines. Ils avaient vidé tous les fonds de bouteille, buvant jusqu'à un restant de bière aigre contenu dans une vieille gourde. Deux jours et deux nuits ils avaient eu soif. La mer démontée secouait le sous-marin, leur rendait tout repos impossible et augmentait leur écoeurément dans cette

atmosphère chaude, empuantie d'huile et d'exhalaisons. Ces heures-là, il avait regretté son ancien navire, le *Brunswick*, l'une des plus belles unités de la flotte, une de celles que, au temps de la paix, l'amiral ne manquait point de faire demeurer en rade pendant la *Kieler Woche*, la semaine de Kiel, lorsque le kaiser assistait aux régates et montrait aux étrangers voyageurs les splendeurs de l'effort maritime allemand.

Il n'y avait que quatre ans de cela, et cette époque, à présent, lui semblait lointaine, comme perdue dans un brouillard pareil à celui qui lui masquait l'horizon à cette heure. Il demeurait à côté de son second, Werner, les mains agrippées au bastingage



Dessin d'Antonio Simont.

Chacun respirait l'air du large à grandes goulées et chacun avait l'air gueux et las.

de la plate-forme dominant le sous-marin. Près d'eux une petite échelle de fer affleurait jusqu'à l'orifice qui conduisait à l'intérieur du submersible et dont le capot luisant, avec ses écrous et ses poignées solides, était relevé. Il s'échappait par cette bouche un air plus chaud, comme l'haleine d'un être, celle de la bête sous-marine. Les deux marins ne parlaient plus, droits sous la pluie fine, tandis que leurs corps suivaient les oscillations du navire, soulevé par la houle. Soudain von Hartig dit :

— Werner... vous allez prévenir l'équipage qu'il y a repos d'un quart d'heure, sauf circonstances imprévues. Permission de venir sur le pont, mais pas plus de cinq hommes à la fois.

Le second descendit par l'échelle jusqu'à la première chambre des commandes où aboutissaient les deux périscopes, où se trouvaient les transmissions électriques, la manœuvre du gouvernail, l'appareil de télégraphie sans fil, les manomètres ; puis, dans la seconde chambre, située immédiatement au-dessous, et où le timonier était à son poste devant les gouvernails de plon-

gée. Là, il prévint un homme de l'équipage de la décision du capitaine.

Puis Werner remonta sur la plate-forme. A l'avant du navire, le capot situé au-dessus de la chambre des torpilles s'ouvrit. Un homme en sortit, puis un autre, puis un troisième. Ils montaient lentement par l'échelle de fer, se glissaient par l'ouverture et parvenaient sur le dos du navire. Comme il y avait du tangage, ils devaient presque aussitôt saisir d'une main les câbles d'acier du bastingage ou les arcs-boutants obliques qui descendaient de la plate-forme du commandant jusqu'à l'armature du sous-marin. Chacun respirait l'air du large à grandes goulées, et chacun avait l'air gueux et las. Ce n'étaient point les marins tels qu'on les rencontrait dans les ports allemands, bien vêtus, à l'anglaise, dans leurs vêtements bleus aux boutons reluisants : ceux-là étaient mis comme des ouvriers, en cotte, et ils étaient sales de graisse, d'huile, de cambouis. Il y en avait un plus maigre que les autres, dont les yeux dilatés saillaient hors de l'orbite et qui était jaune comme un cancéreux. Il avait tiré de sa poche un vieux morceau de pain noir sur lequel il tenait précieusement, à l'aide de son pouce, une tablette de chocolat, et il grignotait le tout sans mot dire. Werner l'aperçut, l'interpella.

— Eh bien, Katz, cela va mieux ?

L'autre hocha la tête, répondit d'un merci un peu las. Werner se tourna vers son commandant.

— C'est malheureux qu'il ne se soit pas accoutumé à son nouveau métier. Il est toujours indisposé, ce pauvre bougre ; il vomit partout.

— Je demanderai qu'on le débarque, car je n'aime pas les malades à mon bord, répliqua simplement von Hartig.

Il considérait cette partie de son équipage — le tiers. Ces cinq hommes étaient fatigués, pâlis par les douze jours de traversée. Ils portaient, ces corsaires des eaux profondes, sur le visage les marques de leur métier. Ils n'avaient plus les yeux clairs, la peau tannée, le hâle merveilleux des têtes balayées les vents, lavées d'embruns, parfumées de sel. Ils avaient des masques de reclus, des rides de prisonniers, la peau rêche et jaune d'hommes privés de sommeil. D'autres vinrent, après eux, qui leur ressemblaient, avaient le même aspect de lassitude et de dureté. Un seul était plus alerte, plus robuste et plus gai. C'était un canonier qu'on nommait Grüz et qui faisait son métier joyeusement. Il tuait en riant. Il manœuvrait son canon — un canon de 88, à éclipse, et qui sortait de la coque du sous-marin à l'aide d'un ingénieux système de bascule, rapide, précis, étanche, — il manœuvrait son canon avec allégresse. Quand il pointait sur un navire de petit tonnage, qu'il le coulait, il éprouvait une joie sans mélange ; le coup tiré, un large rire ouvrait sa grande bouche, découvrant ses dents de loup et il regardait le commandant, quêtant une approbation ou un ordre. Il était un peu idiot. Aussi bien il eût tué son père.

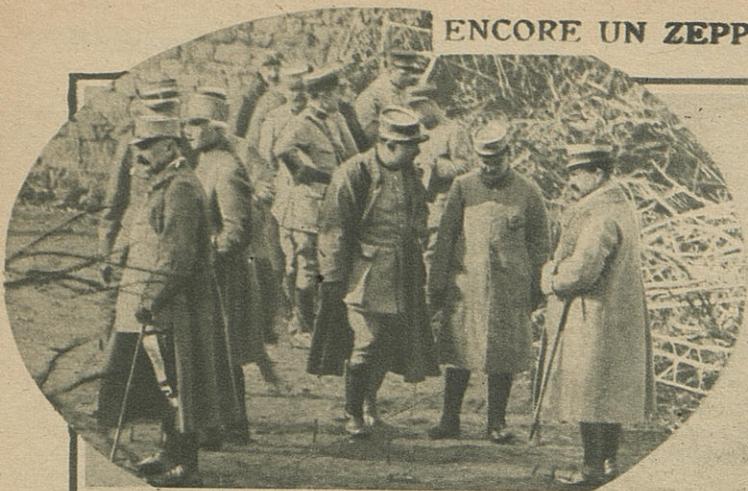
Pour sa fidélité, sa bonne humeur, sa cruauté, von Hartig l'appréciait. Il le hélait familièrement.

(A suivre.)

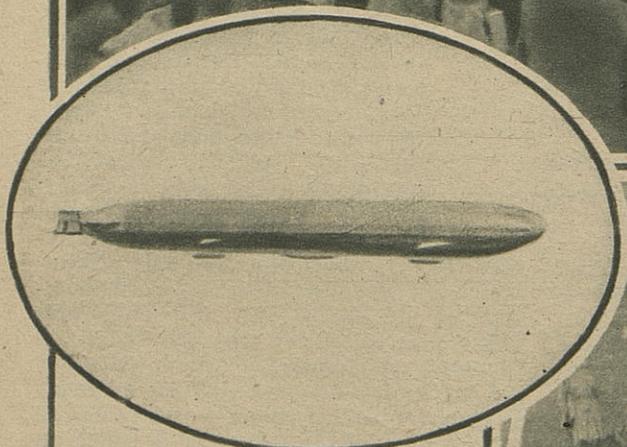
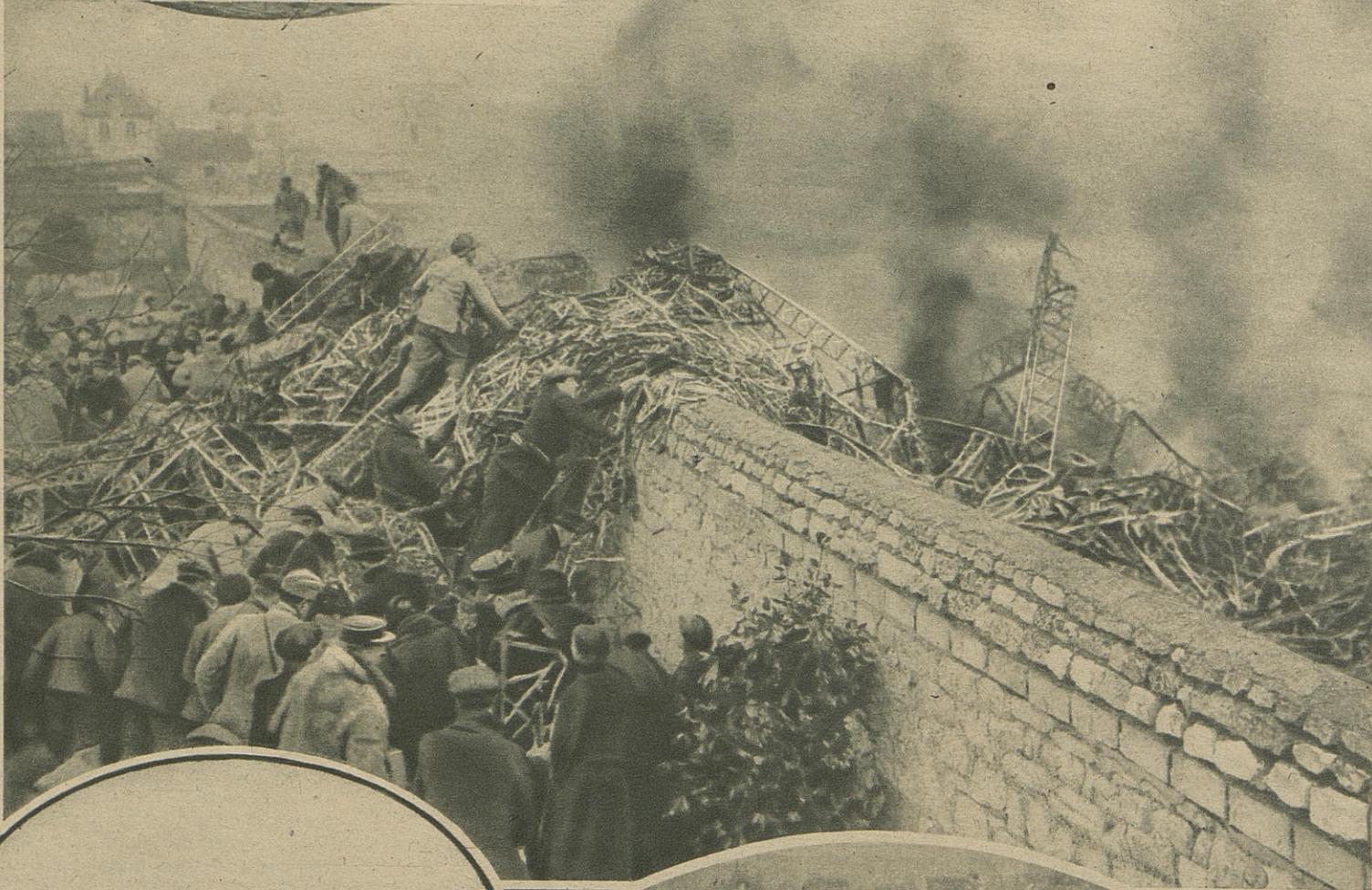
GÉRARD BAUER.

J'ai vu

ENCORE UN ZEPPELIN QUE LES ALLEMANDS NE RÉVERRONT PAS !

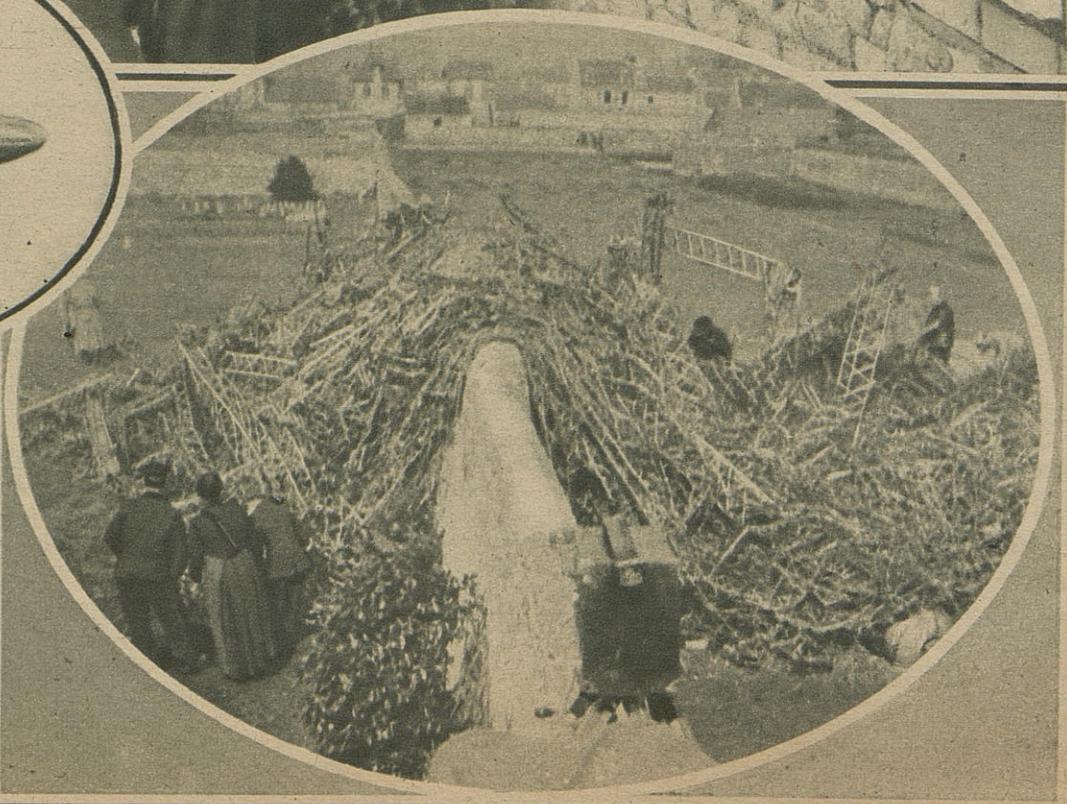


Le général Fayolle et quelques officiers devant la carcasse.



Le Zeppelin en l'air.

C'est le samedi 17 mars vers les 4 heures du matin qu'il vint avec deux « camarades » retour d'Angleterre survoler Compiègne. Lorsqu'il fut signalé et pris dans les faisceaux des réflecteurs, ce fut un beau tumulte de coups de canons. Vers 5 h. 40, un obus le traversa et l'on vit l'énorme masse enflammée tomber en pleine ville, cours Gambetta, sur un mur où sa carcasse se brisa. Tout l'équipage périt carbonisé. Les photographies ci-dessus furent prises une demi-heure après la chute.



(Au-dessus :) A l'assaut des ruines du Zeppelin fumant : Le squelette brisé par le mur.

OU LE TZAR

N'EST QU'UN PÈRE



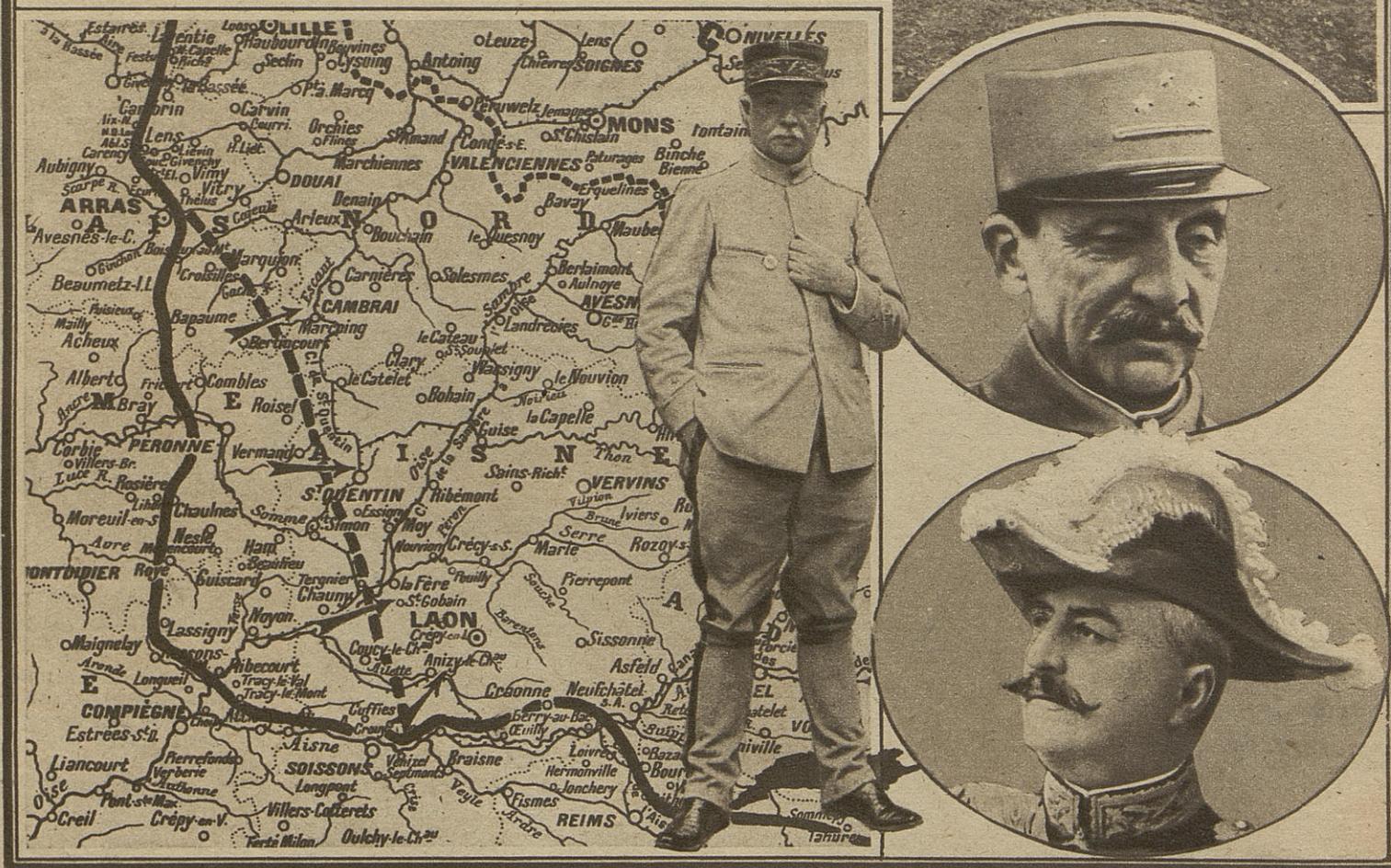
Le dernier portrait du Tzarevitch.

Le Tzarevitch à 5 ans dans les bras de son père.

« Ne voulant pas nous séparer de notre fils aimé... » Cette phrase, la plus poignante de toutes, figure dans l'acte d'abdication. A l'heure tragique, où des circonstances qui le dépassent, l'obligent à se démettre du pouvoir, le Tzar de toutes les Russies n'est plus qu'un homme — un père qui ne pense qu'à son enfant. Le père fait taire l'empereur et emporte jalousement son fils dans sa retraite pour lui épargner les angoisses du pouvoir. On sait qu'il attendit longtemps ce fils qu'il chérit de toutes ses forces.

J'ai vu.

La première photographie prise dans Roye en ruines après l'entrée de nos troupes.



L'avance franco-anglaise : Le front le 17 mars (en traits pleins) et le front le 22 mars (en ligne pointillée).

Trois des généraux qui commandèrent l'avance française. A gauche en pied : g^{al} Fayolle. En haut : g^{al} Mazel. Au-dessus : g^{al} Franchet d'Esperey.

BULLETINS DE VICTOIRE : DEVANT LA POUSSÉE DES ARMÉES FRANCO-ANGLAISES,

Les Allemands veulent faire croire que leur retraite sur notre front n'est qu'une feinte et qu'ils vont nous immobiliser sur notre frontière du Nord pour frapper un coup inattendu ailleurs, au Nord-Est

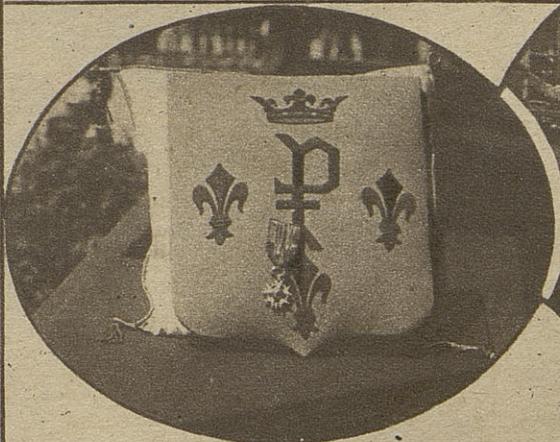
peut-être? Quoi qu'il en soit, ils reculent sur toutes leurs lignes. Ils ont beau semer dans leur retraite un tel amas de ruines et de dévastation qu'on n'en connaît pas d'exemple dans l'histoire, ce n'en est

J'ai vu.

Les Anglais amenant leur artillerie lourde devant Bapaume.



les Anglais campés devant Péronne.



La croix et les armes de Péronne. La cérémonie de la remise de la croix de la Légion d'honneur à la ville de Péronne, en juillet 1914

LES ALLEMANDS RECULENT SUR UN FRONT DE 140 KILOMÈTRES

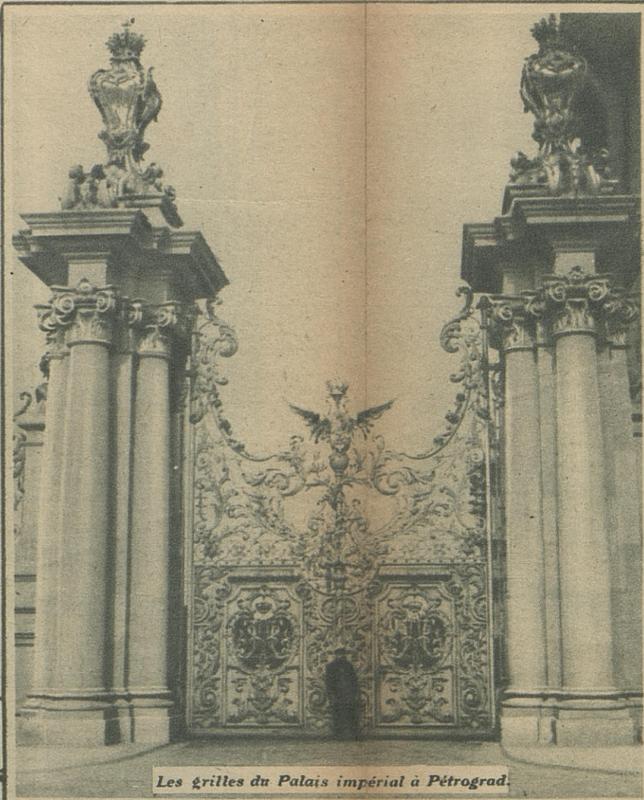
pas moins la retraite. Nous récupérons une partie importante de notre territoire et voilà l'essentiel. La prise de Bapaume, Péronne, Noyon, Nesles et de plus de 150 villages n'est pour les Français que la preuve

de l'impuissance allemande devant les attaques combinées des armées Haig-Nivelle. Nous récoltons aujourd'hui les fruits de notre offensive de la Somme. La moisson, bientôt complète, promet d'être magnifique.

QUELQUES SCÈNES DE LA RÉVOLUTION RUSSE A PÉTROGRAD



Cosaques du Don, en tenue de campagne, dont plusieurs régiments appelés à Pétersbourg pour charger les révolutionnaires firent cause commune avec eux.



Les grilles du Palais impérial à Pétersbourg.



« Preobrajensky, garde à vous », telle est la formule de salut du célèbre régiment qui, envoyé pour réédifier la Douma, s'est mis spontanément à sa disposition.



Paysannes de Pskoff où abdiqua le Tzar.

Ce qui a rendu possible la Révolution russe, dans un temps très court et presque sans effusion de sang, c'est que tout de suite la troupe s'est mise au service du nouveau pouvoir, la Douma. Harangüés par le tribun populaire Kerensky, les soldats, le cœur dilaté d'émotion, l'âme bouleversée, se rendirent compte que l'ancien régime s'éteignait comme une lampe sans huile. En vain les forces policières groupées par Protopopoff installèrent sur les toits des mitrailleuses et résistèrent devant la Bastille russe, la

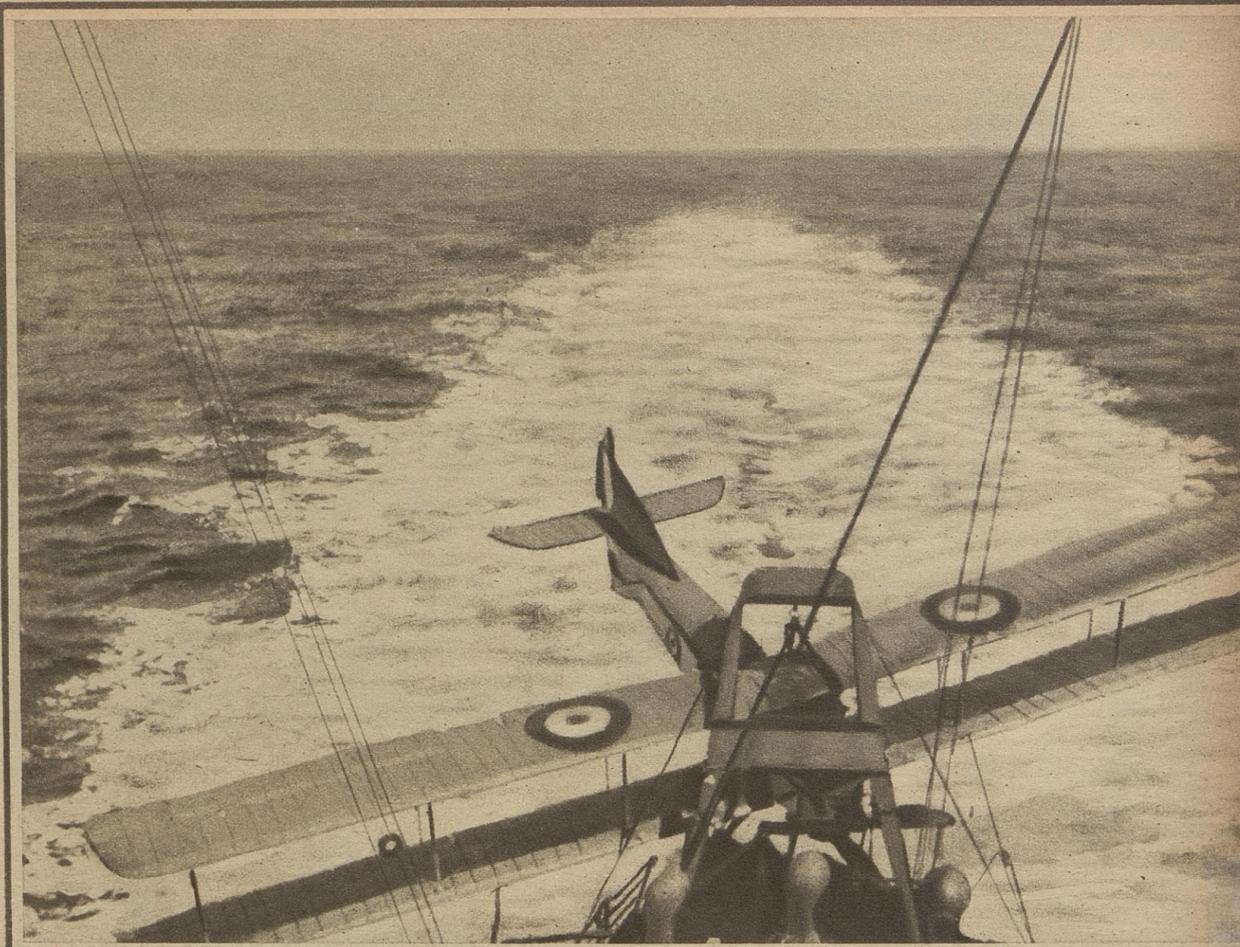


Campement de cosaques de l'Ukraine aux environs de Pétersbourg.

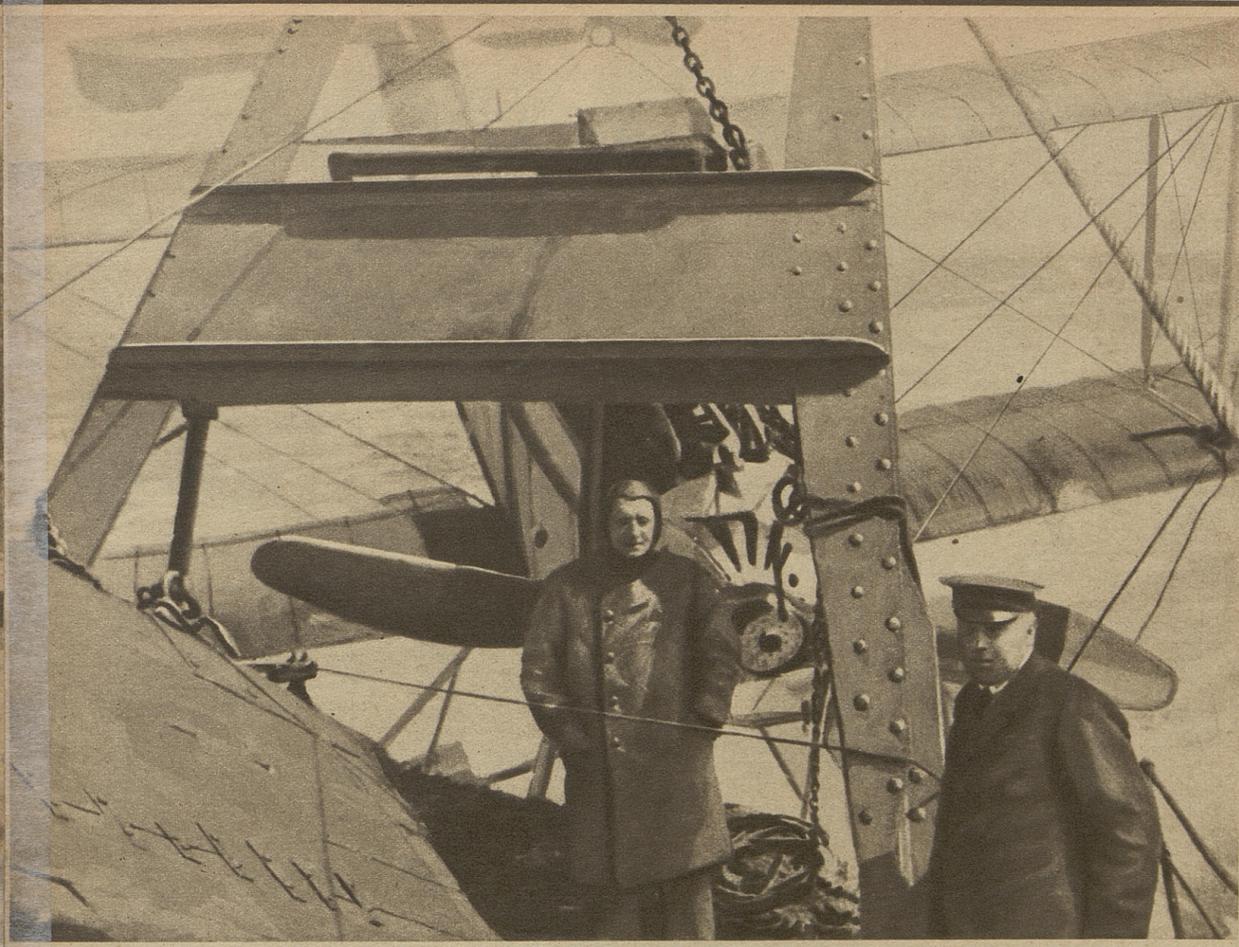


Brancardiers russes relevant un policier blessé.

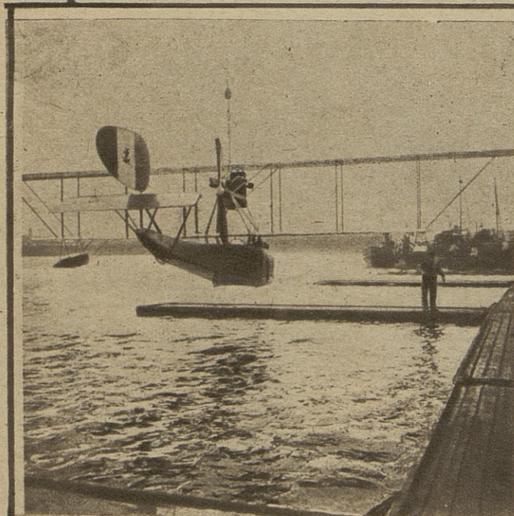
prison Pierre et Paul et les principaux monuments publics. Tout fut balayé par la troupe unie au peuple dans une haine commune, celle d'une bureaucratie plus ou moins ouvertement vendue à l'Allemagne. A l'heure où nous mettons sous presse, après des événements dont l'importance bouleverse l'histoire, la vie normale a repris en Russie. Le peuple a compris que la liberté est compatible avec l'ordre, même en période révolutionnaire, et que les peuples libres sont les meilleurs défenseurs de leur honneur.



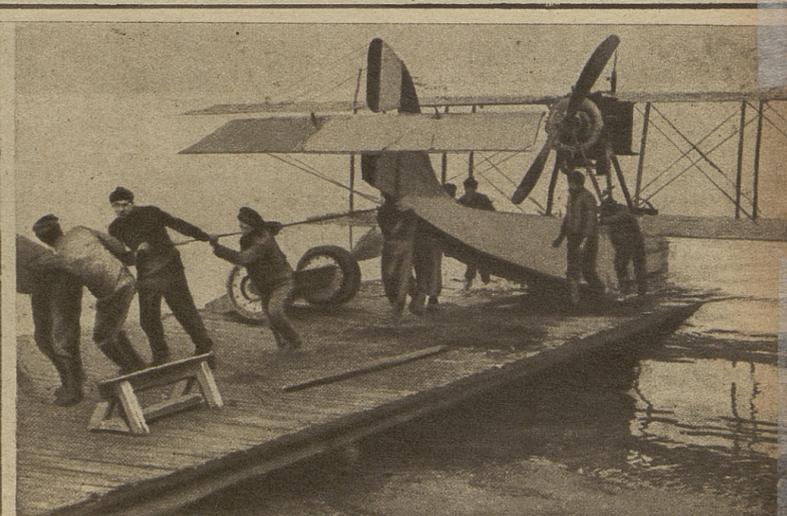
Ancorché à un palan du navire, un hydro est ramené à bord.



Tandis qu'on remonte son appareil à bord, le pilote demeure sur le pont.



Un hydro rentre à bord d'un transport français.

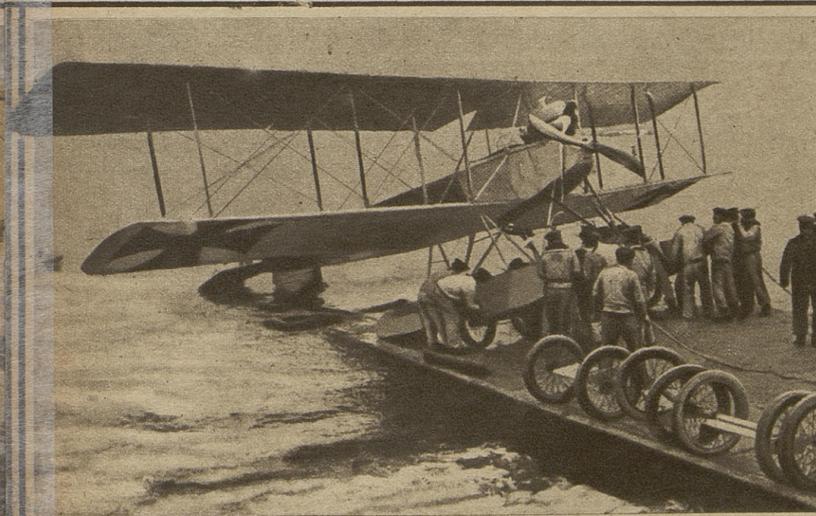


A Salonique un hydro français revenant de survoler les lignes bulgares.

LES HYDRAVIONS, CHASSEURS DE SOUS-MARINS, SONT LES ÉCLAIREURS DE NOTRE FLOTTE DE GUERRE

Les communiqués, assez sobres, en général, de précisions sur la guerre sous-marine, ont cependant, à plusieurs reprises, indiqué que l'arme la plus efficace contre les corsaires était l'avion de marine, l'hydravion. Ils sont montés par des pilotes spécialisés

dans ces explorations où l'œil doit découvrir l'ennemi par transparence, même sous des couches d'eau profondes. Alors, par T. S. F., le signal est donné aux patrouilleurs qui croisent dans les parages et la chasse commence. Souvent, l'hydravion engage



Hydro allemand regagnant sa base sur les côtes de la mer du Nord.



Prêt à partir en reconnaissance.

le premier le combat et crible l'ennemi de bombes qui explosent sous l'eau, à des profondeurs déterminées. Plusieurs sous-marins ennemis furent coulés de la sorte dans l'Adriatique, dont les eaux transparentes permettent de deviner l'ennemi sous des

fonds de plus de vingt mètres, plus facilement que dans les eaux grises de la Manche ou de l'océan Atlantique. Mais la chasse par hydravions a besoin d'être encore mise au point, si on veut que ces appareils spéciaux rendent tous les services dont ils sont capables.

LE MARIAGE AU CINÉMA

Par Maurice VAUCAIRE

Le jeune Lucien Bourlet, premier accessit de comédie du Conservatoire de Paris, actuellement à l'Odéon, avait demandé à M. et Mme Brézin la main de leur fille unique Gaby, brune au visage pâle et aux grands yeux doux, sa camarade de théâtre, premier accessit de tragédie. M. et Mme Brézin, qui estimaient le charmant garçon, lui répondirent :

— Non. Les deux cents francs que vous touchez par mois, chacun, ne suffisent pas ; Gaby n'a aucune dot et si, plus tard, vous traînez des enfants derrière vous, ce serait la misère. Attendez les événements, mon ami...

Lucien s'inclina, mais ne perdit pas courage.

— J'attendrai. J'ai bon espoir, puisque je fais du cinéma... et au cinéma...

Il parla de Charlot qui gagnait des millions, de Miss Pickford qu'on payait 625 000 francs par an, des appointements formidables de M^{lle} Robinne et de Max Linder...

— Je ne dis pas le contraire, répliqua M. Brézin.

— Si, un jour, on en offre autant à vous ou à elle, vous épouserez notre chère enfant, conclut M^{me} Brézin, mais pas avant...

Lucien Bourlet sortit en articulant un « Parfaitement ! » qui voulait dire... « J'épouserai... »

Le jeune odéonien se précipita chez le directeur de la marque *Jupiter et C^{ie}* qui lui faisait tourner des petites bandes de trois cents mètres de gaîté sentimentale. Le metteur en scène, M. Crépon, se trouvait précisément dans le bureau directorial.

— Messieurs, leur dit-il, je vais vous donner un tuyau extraordinaire ; allez voir M^{lle} Gaby Brézin, c'est la beauté même. M. Crépon parlait hier de tourner la *Vie de la Vierge*, jamais vous ne trouverez mieux... Tenez, regardez son portrait et comparez...

Il sortit de sa poche une photo de la petite tragédienne et des cartes postales des madones les plus célèbres de Raphaël et de Murillo.

— Voyez ! on dirait que c'est elle qui a servi de modèle à ces grands peintres.

— C'est vrai, déclara le directeur...

— Epatant ! corrobora M. Crépon, en ajustant son lorgnon d'or sur son nez vermeil... Où habite-t-elle, cette jeune fille ?

Lucien donna tous les renseignements...

Le lendemain, à 13 heures et demie, comme M., M^{me} et M^{lle} Brézin étaient encore à table, on annonça la visite de deux messieurs très bien.

M. Brézin donna l'ordre de les faire entrer dans le salon, puis il avala sa tasse de café et disparut à côté.

— Je suis M. Lagneau, directeur des établissements *Jupiter et C^{ie}*, lui dit l'un des deux visiteurs, monsieur qui m'accompagne est M. Crépon, le metteur en scène de la maison, l'auteur de la série des *Mohicans de Passy*, du *Sacrifice d'une mère* et de *Fille de bourreau*.

Le père de Gaby salua et manifesta son admiration par un murmure significatif. Il connaissait ces films célèbres pour les avoir vus dans les modestes cinémas de son quartier.

M. Crépon continua :

— On nous a signalé votre demoiselle...

M. Brézin l'interrompit d'un geste et appela sa femme et sa fille. Lorsque les dames furent dans le salon, le directeur s'adressa à Gaby :

— Consentiriez-vous, mademoiselle, à tourner la *Vie de la Vierge* ? Nous opérerons en Palestine, c'est plus couleur locale...

— A quelles conditions ? demanda M^{me} Brézin qui dirigeait le budget de la maison.

Le directeur ayant flâré, en jetant un coup d'œil sur les meubles et les murs, que la sainte famille ne roulait pas sur l'or, parut réfléchir et dit :

— Deux mille francs, versés au départ,

voyage et hôtels payés, un mois de séjour.

— Et la Fuite en Egypte ? questionna M. Brézin... le sommeil au pied du Sphinx ? la reproduction du tableau fameux de Luc-Olivier Merson ? Votre voyage va se trouver singulièrement allongé, si vous allez là-bas.

Le metteur en scène sourit finement.

— Non, monsieur, rassurez-vous, cette scène-là, nous l'exécuterons à Paris, nous possédons un admirable Sphinx en carton-plâtre...

— Acceptez-vous ? reprit le directeur.

Les trois Brézin se consultèrent du regard : pareille somme ne traînait pas souvent dans les tiroirs du petit bureau de M^{me} mère.

— Soit, monsieur. Nous voulons bien, répondit la maîtresse de la maison. Quand partirait ma fille ?

— Dans quelques semaines... Auparavant, si elle veut tourner un nouveau film de M. Crépon, nous commençons demain, c'est un épisode sensationnel, intitulé *l'Accident*, que nous exécutons pour l'Amérique ; le grand impresario new-yorkais, mister Trick sera là, ce qui est une bonne fortune pour mademoiselle, ajouta le grand chef.

Gaby prit la belle au bond.

— Volontiers, monsieur. Qu'est-ce que j'ai à faire là-dedans ?

— Rien, dit M. Crépon. Un train rapide passe sur vous.

— Un train en carton et des roues tournant sur place, un truc comme au Châtelet, s'exclama Gaby, en riant.

— Non, un vrai train...

Les parents levèrent les bras... Le metteur en scène les rassura.

— La question a été étudiée avec un mannequin. On nous donne une voie de garage aux Chantiers, entre Versailles et Saint-Cyr. Vous vous laissez tomber en longueur entre les rails.

Le directeur fut également persuasif.

— Vous vous faites toute petite sur les cailloux, le train roule, vous pouvez même compter les wagons, sans lever la tête, naturellement.

M^{me} Brézin était suffoquée, mais Gaby la remonta, très courageuse... M. Crépon précisa.

— Il y a encore une marge de trente centimètres au-dessus de vos cheveux, mademoiselle, car les chasse-pierres sont relevés, donc aucun danger. Le mannequin, qui est plus large et plus haut que vous, n'a même pas eu sa perruque effleurée. Ça vous va-t-il ?

Gaby ne voulut pas qu'on la crût capotée, elle accepta définitivement. Ses parents, jugeant que le directeur et le metteur en scène n'étaient pas des enfants, acceptèrent aussi. On fixa à la vaillante interprète l'heure et le lieu du rendez-vous.

Le jour suivant, à la gare des Chantiers, M^{lle} Brézin regarda avec terreur le train et la locomotive sous pression qui devait passer sur son corps. Pour achever de la décourager, le chef de gare eut l'imbécillité de lui dire :

— On pourrait bien me donner des mille et des cents, ça ne me déciderait pas, et pourtant, ça me connaît les trains !...

Gaby pensa à son père, à sa mère, à son fiancé et à l'Odéon, et déclara qu'elle se refusait à l'expérience.

Le directeur, le metteur en scène et l'impresario américain Mister Trick étaient consternés.

Lucien Bourlet, figurant un des personnages, se dévoua par amour :

— Si mademoiselle Brézin veut me permettre de m'habiller avec ses vêtements, je tiendrai son rôle, elle jouera le mien, d'autant mieux que je suis vu de dos, au moment pathétique.

L'impresario trouva l'idée splendide, les autres également.

— Entendu, décida M. Crépon... Allez vous habiller, mes enfants, dans l'appartement du chef de gare...

Le jeune premier, mince et sveltes comme un jeune premier accessit de comédie, fit remettre par la dame du guichet de la petite vitesse son complet gris et son feutre mou à Gaby qui lui retourna par la même voie sa jupe, sa blouse et sa toque...

Un quart d'heure après, Lucien, hardi comme un page et charmant comme le Chérubin du *Mariage de Figaro* ou tout autre travesti du répertoire, se plaçait sur la voie.

— Quand je sifflerai, lui annonça M. Crépon, tu te laisseras tomber entre les rails et le train partira. Surtout ne lève ni la tête, ni les pieds.

— Oui, murmura l'amoureux, je suis prêt... Allez-y !

Sifflet strident. Le train s'ébranle, un bruit peu à peu formidable.

Lucien s'aplatit, le nez dans la terre, la locomotive avance, double sa vitesse, la triple, la quadruple, les wagons passent comme une trombe de ferraille... Gaby, pâle, considère la scène, les mains en l'air, comme le lui a prescrit M. Crépon...

Le train a passé...

Lucien attend qu'on lui dise de se relever, il pense à d'autres trains qui pourraient venir encore...

— Debout !

Le voilà droit comme un I, il sourit, il a l'air d'une dame malgache avec sa figure toute noircie de boue charbonneuse.

Gaby se précipite, l'embrasse en vraie tragédienne...

— C'est pour moi que vous avez fait cela ; je vous aime. Vous êtes mon lion superbe et généreux !

L'impresario Trick, enthousiaste et congestionné, entraîne le jeune homme.

— Je vous engage, cent mille francs par an... Vous tournerez en Amérique dans les déraillements, rencontres de train et toutes catastrophes imaginables... All right ?

— All right !

Et M. et M^{me} Brézin, le soir même, consentirent enfin à ce mariage d'amour et de raison.

MAURICE VAUCAIRE.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 14 au 20 mars

MERCREDI 14 mars. — Demission du général Lyautey, ministre de la Guerre.

— Mort de la duchesse de Connaught.

— La révolution s'étend à Pétrograd : tous les ministres sont arrêtés.

JEUDI 15. — M. Rodzianko, président de la Douma russe, constitue un gouvernement provisoire.

— Les Allemands se replient au bois Saint-Pierre-Vaast.

VENDREDI 16. — Abdication du tsar Nicolas II en faveur du grand-duc Michel.

— Raid de zeppelins sur l'Angleterre ; alerte à Paris, un zeppelin abattu à Compiègne.

— Vote de la proposition Mourier sur les effectifs à la Chambre.

SAMEDI 17. — Les Anglais prennent Bapaume.

— Les Français prennent Roye et Lassigny.

— Le cabinet Briand donne sa démission.

— Manifeste du grand-duc Michel au peuple russe.

— Guynemer abat trois nouveaux avions.

DIMANCHE 18. — Les Anglais occupent Chaulnes, Nesles et Péronne.

— Les Français occupent Noyon, Carlepont, Nouvron, Morsain, Vingré et le plateau de Crouy.

— Guynemer remporte sa 35^e victoire.

— Trois navires américains torpillés sans avertissement.

— Les Russes rentrent à Van.

LUNDI 19. — Les Français prennent Guiscard, Chauny et Ham.

— Le cabinet Ribot est constitué.

MARDI 20. — Les Français occupent Tergnier.

— Les Anglais prennent 14 nouveaux villages.

— Les Français font 1200 prisonniers et prennent Rastani en Macédoine.

— Manifeste du gouvernement provisoire à la nation russe.



M. Paléologue, ambassadeur de France en Russie.



Skilalets; Andreot; Gorki; Telechhof; Chaliapine; Kounine; Tchircokof.
Intellectuels révolutionnaires russes :
Parmi eux Maxime Gorki et le chanteur Chaliapine.



Le moine Gapone, promoteur du soulèvement de 1905.



Sir Buchanan, ambassadeur d'Angleterre qui reconnut le gouvernement provisoire.



Le général Belaïeff, ex-ministre de la Guerre, et prisonnier à St-Pierre et Paul.



Le moine Rasputine tué dernièrement par le grand-duc Dmitri.



Le général Rennenkamp, arrêté pour son attitude étrange, lors de l'avance russe en Prusse orientale en septembre 1914.



A la gauche du tzar Nicolas II (2), le général Soukhomniloff (3), ancien ministre de la Guerre qui, inculpé de trahison, a été emprisonné par ordre de la Douma. Au second plan, le grand-duc Nicolas (1).



Mme Breshko-Breskoffsky, "grand-mère" de la Révolution russe, internée pendant la plus grande partie de sa vie en Sibérie.



L'an dernier, les parlementaires russes vinrent à Paris. Cette photo fut prise lors de leur réception au Palais-Bourbon. A la droite de M. Deschanel (1), on voit M. Prottopoff (2), l'ancien ministre de l'Intérieur emprisonné. A gauche : MM. Milioukoff (3), le nouveau ministre des Affaires étrangères, Goutchkow (4), ministre de la Guerre, Tchingareff (5), ministre de l'Agriculture, qui sont membres du gouvernement provisoire, et M. Franklin-Bouillon (6), député de Seine-et-Oise.

**LES OUVRIERS DE LA NOUVELLE RUSSIE
HOMMES D'ETAT, RÉVOLUTIONNAIRES ET RÉACTIONNAIRES**

La crise qui régénère la Russie est fille de la Douma sans doute, mais elle est aussi l'aboutissement logique de la Révolution de 1905. Les réactionnaires et cette fameuse bureaucratie plus ou moins vendue

à l'Allemagne et qui mit à néant les plus beaux projets de réformes, peuvent aussi en réclamer leur bonne part. Ce sont leurs exactions qui mirent enfin la plaie à nu et rendirent impossible l'ancien régime.



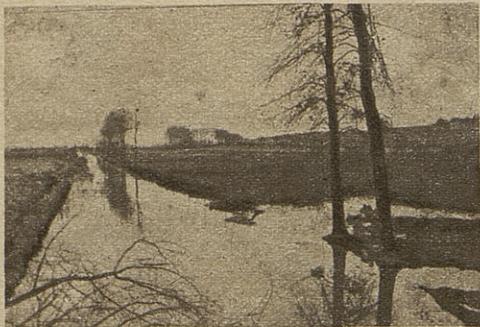
M. A. Ribot.



Assis de gauche à droite: amiral Lacaze (Marine); Viviani (Justice); Ribot (président et Affaires étrangères); Bourgeois (Travail); Maginot (Colonies). Debout de gauche à droite: F. David (Agriculture); Violette (Ravitaillement); J. Thierry (Finances); Painlevé (Guerre); Steeg (Instruction publique); Malvy (Intérieur); Clémentel (Commerce); Desplas (Travaux publics). En médaillon: M. Albert Thomas (Munitions) qui n'assistait pas au premier conseil du cabinet, le 20 mars, lorsque ce cliché fut pris.

M. BRIAND DÉMISSIONNE : M. RIBOT EST PRÉSIDENT DU CONSEIL

La retraite du général Lyauté a eu pour conséquence la démission du cabinet Briand. En 48 heures M. Ribot, à qui fut confiée la mission de former un cabinet a résolu la crise ministérielle. Trois hommes nouveaux seulement font partie de la combinaison Ribot: MM. Desplas, Violette et Maginot. La Chambre a fait bon accueil au nouveau ministère. Elle lui affirme sa confiance par 440 voix contre 0.



Les marnis de Saint-Gond.

LES CHAMPS DE BATAILLE DE LA MARNE

La bataille de la Marne a sauvé la France et le monde civilisé.

Il n'est pas une famille qui ne veuille conserver, pour elle et ses descendants, ce « document » idéal, l'ouvrage incomparable, le magnifique livre-album de Gervais-Courtellement: *Les Champs de Bataille de la Marne*.

En une édition merveilleuse, TOUTE EN COULEURS, d'après les plaques autochromes que l'auteur a recueillies en dix mois de patientes recherches, plus de trois cents photographies, montrent les ruines, les tranchées, les tombes glorieuses, les uniformes, le matériel de guerre, les armes spéciales, les indiens, les troupes noires, etc. Ces vues s'accompagnent de cartes et d'un récit descriptif et détaillé de la bataille.

C'est le plus bel ouvrage publié sur la guerre.

Un vol. in-4° oblong, relié dos et coins demi-chagrin, plats toile, tranche supérieure dorée. Prix: 16 francs franco; colonies et étranger, port en sus. Envoi contre mandat adressé à L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.



**RÉGÉNÉRATEUR
DE LA VIE**
de l'Abbé Sébire

Gratis: Méthode
et Preuves absolues.

LABORATOIRE MARIN
ENGHEN-LES-BAINS (S. O.).

GROSSIR
DE 5 K^{OS}
PAR MOIS

MALADES DÉSESPÉRÉS ET ABANDONNÉS...
Guérissez-vous par les Remèdes de la Vieillesse
Méthode Gratis, DÉFENSIER, Ph^m, Soisy-s/-MONTMORENCY

LES CUISTOTS



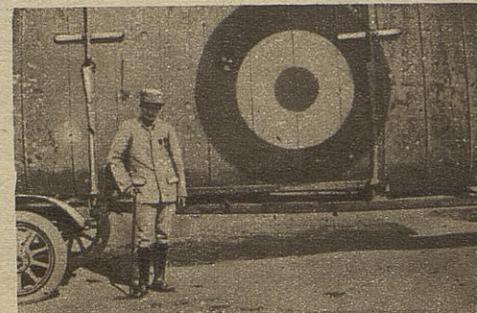
Un Cuisiot.

nul ne le sait: lui-même l'a oublié. Il n'est plus que le cuisiot boueux, ruisselant, goguenard, sublime, le barbaquier qui fait le « jus » sous les obus et distribue le « pinard » au milieu de la mitraille.

Personne ne songerait à rire du cuisiot, l'homme le plus indispensable de la compagnie. C'est le plus eng...é et le plus choyé.

Le prochain numéro de *La Baïonnette* est consacré aux Cuiستots. Le crayon de Gus Bofa, Capy, Delaw, De Gastyne, Gazan, Ray Ordner, etc..., la plume de Léon Abric, Léo Larguier, y célèbrent les louanges de ce héros ignoré qu'est le Cuisiot!

La Baïonnette, revue hebdomadaire paraissant le jeudi. Le numéro: 25 centimes. — Collection complète en 6 volumes cartonnés. Le vol.: 4 francs. (L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.)



Une alle transpercée du parasol de Bertin.

La Guerre Aérienne illustrée

L'HISTOIRE de la Guerre aérienne au jour le jour, c'est-à-dire de l'histoire vivante, émouvante, telle est la matière de la *Guerre aérienne illustrée*, dont la collection complète constituera plus tard un magnifique monument à la gloire des héros de l'air.

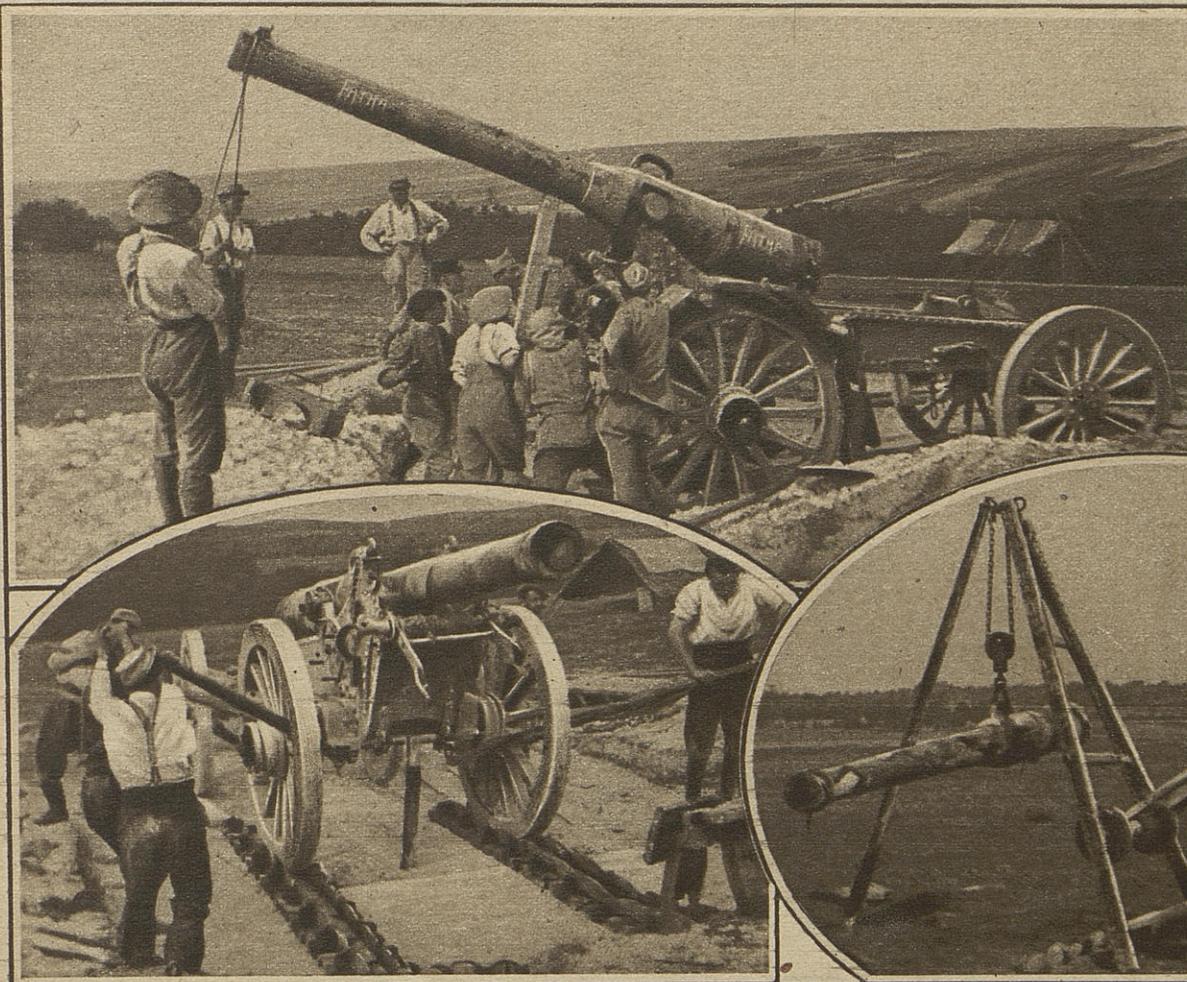
Articles techniques et documentés sur toutes les questions intéressant la cinquième arme, aventures audacieuses ou bizarres, exploits magnifiques et prouesses sublimes, y trouvent leur place; les uns écrits par des spécialistes, les autres narrés par ceux qui y prirent part ou par des témoins oculaires.

Chaque numéro contient également une biographie détaillée d'aviateur, de nombreuses photographies, et un superbe hors-texte donnant le portrait souvent autographié d'un as. La série de ces hors-texte formera donc une collection unique des images des braves, vivants ou morts, dont le souvenir ne doit pas périr.

La Guerre aérienne illustrée, revue hebdomadaire paraissant le jeudi. Le numéro: 50 centimes. — La collection complète (30 numéros parus à ce jour) est envoyée franco France contre mandat de 10 francs adressé à L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

J'ai vu

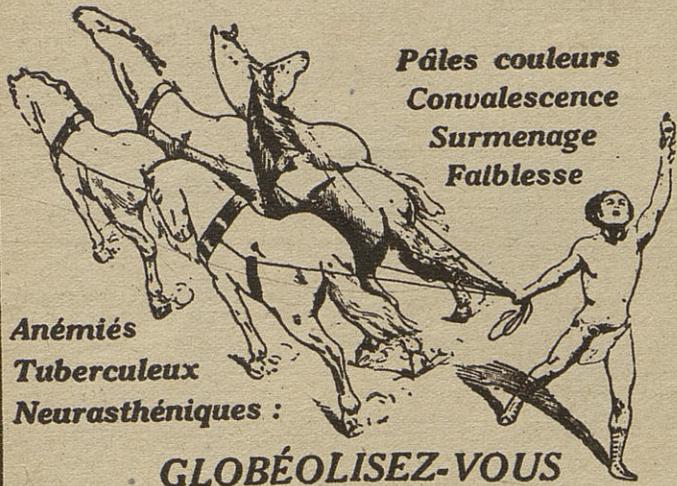
"FATMA" PREND POSITION



"Fatma"! C'est ce gros canon de 155 long auquel ses servants, ont donné ce nom évocateur de danses lascives. Et de fait, lorsque "Fatma" est entrée en danse, l'ennemi s'en plaignit. Seulement, pour être mise en batterie sur sa position de tir, là-bas, sur le front de l'Aisne, où elle a fait de si bonne besogne, "Fatma" avait exigé des soins d'autant plus attentifs que le sol détrempé exigeait de grandes précautions.

Globéol

donne de la force



Pâles couleurs
Convalescence
Surmenage
Faiblesse

Anémies
Tuberculeux
Neurasthéniques :

GLOBÉOLISEZ-VOUS

L'OPINION MÉDICALE :

« Extrait total du sérum et des globules du sang, le Globéol est incontestablement le plus actif de tous les produits, de toutes les préparations organiques ou minérales vantées comme réparateurs du sang. Il est en même temps le meilleur des toniques nerveux connus jusqu'à ce jour, ce qui lui permet de rendre rapidement la faculté de dormir aux malades qui l'ont perdue par suite de l'épuisement nerveux dont ils sont atteints. »

D' DELSAUX,
Médecin sanitaire maritime.

Ttes phies et Etab. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, fco 7 fr. 20.

Pagéol

Energique antiseptique urinaire



Le bon page
PAGÉOL

Préparé dans les Laboratoires de l'URODONAL et présentant les mêmes garanties scientifiques.

Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs de la miction
Evite toute complication

L'Opinion médicale :

« Au point de vue simplement pratique, le Pagéol a sur les balsamiques, et le santalol en particulier, une supériorité marquée. Alors que ceux-ci ne sauraient être que des adjuvants qui ne pourraient aucunement avoir la prétention de supprimer les lavages et les injections urétrales pour les hommes, le Pagéol administré seul, constitue à lui seul une médication complète. »

Dr MALDÉS,
de la Faculté de médecine de Montpellier
Lauréat de l'Université

Etablissements Chatelain, 2 rue Valenciennes, Paris. La double-boîte, franco 6 fr. 60. La grande boîte, franco 11 fr.

Au château de Knebschouse (Angleterre), la salle à manger du grand-duc Michel et de la comtesse de Brassoïf, qu'on voit assise au second plan, à gauche. — A droite, le grand-duc Michel Alexandrowitch en faveur de qui Nicolas II abdiqua.



La comtesse de Brassoïf, épouse morganatique du grand-duc Michel.



Le grand-duc Michel Alexandrowitch (à gauche) jouant au golf avec le grand-duc Cyril (à droite) à Cannes.

DANS L'INTIMITÉ DU GRAND-DUC MICHEL

Le Tzar Nicolas, en abdiquant, a désigné, comme successeur, son frère, le grand-duc Michel Alexandrowitch. On sait que le grand-duc, dans un manifeste qui témoigne des plus nobles sentiments, a refusé le pouvoir qui lui venait de cette source. Il n'acceptera qu'un trône offert par le suffrage universel. Adoré de l'armée, le grand-duc, pour se marier selon son cœur, avait jadis renoncé à toutes les prérogatives de sa naissance pour n'être qu'un simple particulier.